



Échos des Pays-Bas

Ce bulletin est créé principalement pour partager des renseignements, bribes historiques et faits divers relatifs à cette région du Nouveau-Brunswick qui s'appelait autrefois Sainte-Anne-des-Pays-Bas. *André Lépine*

FORT EST QUI ABAT, PLUS FORT EST QUI SE RELÈVE

Les robes noires

Comme ailleurs en Nouvelle-France, les missionnaires se sont efforcés de convertir les Amérindiens de la rivière Saint-Jean. En octobre 1611, le jésuite Pierre Biard se rendit dans la région de Oak Point où se trouvait un poste de traite et y demeura un jour ou deux. En 1619 trois récollets, les pères Jacques de la Foyer, Louis Fontiner et Jacques Cardon, furent envoyés à la rivière Saint-Jean¹.

¹ Greg Allain et Maurice Basque *Une présence qui s'affirme, La communauté acadienne et francophone de Fredericton, Nouveau-Brunswick*, 2003, Les Éditions de la Francophonie (p. 45)



http://139.103.17.56/cea/documts/_L0065.jpg

Le récollet Simon de la Place fut le premier missionnaire à s'établir à Medoctec. Il y reçut la visite de Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, en 1686.²

² Marie-Claire Pitre et Denise Pelletier, *Les Pays-Bas: histoire de la région Jemseg-Woodstock, sur la rivière Saint-Jean, à la période française 1604-1759*, Fredericton, Société d'histoire de la rivière Saint-Jean, 1985, p. 33

Le Père Simon, comme d'autres missionnaires en Acadie, a joué un rôle complexe auprès des peuples amérindiens. En plus de ses fonctions religieuses, il était actif sur les plans politique et militaire. Il s'efforçait de maintenir l'alliance entre les Malécites et les Français catholiques contre les Anglais protestants. Au printemps de 1696, il accompagna environ 150 guerriers lors d'une expédition contre Pemaquid. En octobre 1696, il recruta, à la demande de Villebon, une trentaine de guerriers malécites pour se porter à la défense du fort Nashwaak. Il oeuvra plus de douze ans auprès des Malécites.³

³ Raymond, W.O. *The River St. John Its Physical Features, Legends and History from 1604 to 1784*, Sackville, The Tribune Press, 1943, p. 58

Père Simon de la Place

Né à Rouen en 1657, entré chez les Récollets en 1673, le père Simon arriva en Nouvelle-France en 1683. Il alla s'établir à Medoctec en 1685.

John Gyles esclave des Malécites, décrit le Père Simon comme un homme bon qui exhortait les Indiens à abandonner leurs supplices barbares envers leurs captifs. Gyles raconte dans ses mémoires que le père Simon lui sauva peut-être la vie après six ans de captivité. Alors qu'on proposait de le tuer, le père Simon déclara que ce serait un crime haineux et qu'il serait mieux de le vendre aux Français, ce que firent les Malécites.

Durant l'hiver de 1696–1697, le père Simon assura le service religieux au fort Nashwaak. Il mourut le 1 janvier 1699⁴.

⁴ Frédéric Gingras, «LA PLACE, SIMON-GÉRARD DE (baptisé Jean, appelé quelquefois erronément Simon Girard de La Place)», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 1, Université Laval/University of Toronto, 2003–, consulté le 21 mars 2016, http://www.biographi.ca/fr/bio/la_place_simon_gerard_de_1F.html.

Plaintes de Villebon

La correspondance de Villebon jette une lumière peu glorieuse sur le comportement de quelques missionnaires. Villebon leur reprochait leur manque de zèle à exercer leur ministère religieux et leur insubordination. A la suite d'un séjour à Beaubassin durant l'hiver de 1692-1693, il accusa l'abbé Jean Baudoin, soldat devenu prêtre, non seulement de négliger ses devoirs religieux mais aussi d'avoir eu des comportements colériques et brutaux, ayant même causé la mort d'un soldat.⁵

⁵ John Clarence Webster, *Acadia at the end of the 17th Century, Letters, Journals and Memoirs of Joseph Robineau de Villebon, Commandant in Acadia, 1690-1700, and Other Contemporary Documents*, Saint John, N.B., New Brunswick Museum, 1934, p. 163.

Prix de l'alliance

Les colonies françaises en Amérique étant beaucoup moins peuplées que les colonies anglaises et la force militaire des français étant plus faible, les administrateurs français ont dû établir des alliances avec les Amérindiens. Les Français avaient besoin des Indiens autant pour combattre les Anglais que pour la traite des fourrures. C'est pourquoi les Français optèrent pour une grande permissivité à l'égard des Amérindiens. Les autochtones ont donc bénéficié d'un «statut particulier» en Nouvelle-France.

La colonie consacrait en moyenne de 8 % à 10 % de son budget à acheter la loyauté des chefs amérindiens: cadeaux, vêtements, alcool, armes, repas somptueux, etc.⁶

⁶ - http://www.axl.cefan.ulaval.ca/francophonie/HIS_TfrQC_s1_Nlle-France.htm#3.19 Le prix des alliances indiennes, consulté le 23 mars 2016.

Capables du meilleur et du pire

Un des aspects désolants de l'Histoire, c'est qu'il y a tant de conflits, de guerres et de cruauté. Le vernis humanitaire de la civilisation est parfois bien mince.

La période de 1688-1697 a été particulièrement sanglante. La participation des Amérindiens aux combats alimentait la peur d'être capturé, scalpé ou de subir d'affreux supplices. Il y eut de nombreuses victimes dans les colonies anglaises et françaises.



<http://images.fineartamerica.com/images-medium-large/king-williams-war-1689-granger.jpg>

Les Malécites savaient se montrer très cruels envers leurs captifs. Leurs alliés français toléraient cette situation et parfois l'utilisaient comme moyen d'intimidation lors de leurs campagnes militaires.⁷

⁷ Raymond, op. cit., p. 62-63

Les Malécites étaient cependant très attachés à leurs enfants et étaient même permissifs à leur égard. Ils ne faisaient pas subir de mauvais traitements aux femmes et filles captives.

Les Français eux-mêmes n'étaient pas dépourvus de comportements cruels. En France, les supplices et les exécutions des condamnés attiraient des foules.

En Nouvelle-France, le recours à la question ordinaire et extraordinaire pour soutirer des aveux s'est poursuivi au moins jusqu'à la capitulation en 1763.⁸

⁸ Boyer, Raymond, *Les crimes et les châtements au Canada français du XVII^e au XX^e siècle*, Montréal, Le cercle du livre de France, Ottawa, 1966, p. 254

John Gyles

John Gyles était enfant ou jeune adolescent lorsqu'il fut capturé le 13 août 1689 par les Indiens à Pemaquid près de Boston. Lors de cette attaque, son père fut tué, sa mère, ses sœurs, un de ses frères et lui-même furent capturés. Deux de ses frères réussirent à s'échapper.

John Gyles et son frère furent amenés à Medoctec. Son frère et un autre captif tentèrent de s'échapper un peu plus tard, mais ils furent capturés, torturés et mis à mort. Quant à John, il demeura captif pendant près de six ans jusqu'à ce qu'il soit vendu en 1695 à Louis D'Amours de Chauffours, chez qui il demeura environ 3 ans.

En 1696 lors de l'attaque contre le fort Nashwaak, il aida madame de Chauffours et ses enfants à se cacher des Anglais et à éviter la destruction de leurs biens.

Louis D'Amours lui accorda sa liberté le 13 juin 1698. Il retourna à Boston le 19 juin, après huit ans, 10 mois et 17 jours d'absence. Il y retrouva ses frères et sœurs, mais sa mère était décédée entretemps. Il fut par la suite à l'emploi du gouvernement britannique pour lequel il exerça diverses fonctions comme interprète, commandant de garnison, etc.

Ses Mémoires publiés en 1736 nous renseignent sur la vie et les coutumes des Malécites de cette époque et sur les événements survenus pendant sa captivité chez les D'Amours. Il est décédé en 1755 à Roxbury (Boston, Mass.), à l'âge d'environ 75 ans.⁹

⁹ W. S. MacNutt, « GYLES, JOHN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. 3, Université Laval/University of Toronto, 2003- , consulté le 20 mars 2016, http://www.biographi.ca/fr/bio/gyles_john_3F.html.